

Eveillé par le bruit des pas, le monstrueux reptile redressa la tête en dardant son aiguillon, ce qui me parut effrayer beaucoup tous les éléphants, à l'exception de celui qui me portait. Celui-ci m'enveloppa de sa trompe, me descendit à terre, déposa près de moi mon arc et mon carquois; puis m'indiquant alternativement à plusieurs reprises mes armes et le serpent, il me fit comprendre ce qu'il voulait de moi.

Je lançai une première flèche qui pénétra dans le gosier du serpent; une seconde lui traversa la tête de part en part. Aussitôt mon éléphant se précipita sur lui et le broya sous ses pieds.

Quand il eut achevé cette exécution, il me replaça sur son dos et se remit en marche; le troupeau suivit son conducteur. Après plusieurs heures d'une course rapide à travers une immense forêt, ou je n'étais jamais entré jusqu'alors, et qui s'étendait sur un espace de plusieurs carrés, nous arrivâmes dans un endroit où le terrain était jonché d'ossements et de cadavres d'éléphants; tout le sol en était couvert: il semblait que ce fut leur cimetière.

L'éléphant qui me portait choisit en vraie connaissance, parmi toutes ces dépouilles précieuses, les dents les plus belles, dont il fit des monceaux qu'il plaça sur le dos de ses compagnons, chargeant chacun d'eux de tout le poids qu'il pouvait porter; enfin il se chargea lui-même d'un fardeau pareil, qu'il posa entre sa nuque et ses genoux.

La caravane se dirigea ensuite, à travers une plaine, du côté des contrées habitées. Dès qu'il fut arrivée en vue d'un groupe de villages, l'éléphant qui la conduisait fit décharger la cargaison d'ivoire, qui s'éleva bientôt à la hauteur d'une colline; il me descendit ensuite moi-même, avec mes armes, puis tous les éléphants partirent au galop.

Je courus au plus proche village; j'y louai une cinquantaine de portefaits pour m'aider à emporter mon trésor. Grâce à Dieu, les bénéfices que je réalisai par la vente d'une telle masse d'ivoire firent de moi, vous le savez, en des plus riches marchands de ma ville natale. Et aujourd'hui encore je ne pense pas à cet événement sans être ému de reconnaissance et sans bénir celui qui connaît seul tout les mystères, que renferment les âmes de ses créatures.

Traduit du Persan par
A. CHODZKO.

L'HOTEL DE NIORRES.

V — Les Voyageurs. — (Suite.)

Sur la chevelure blanchie du jeune élégant s'aplatissait un chapeau bas de forme et rond de bords nommé chapeau à l'indépendant.

Sa poitrine était recouverte d'un gilet-veste de satin blanc sur lequel était brodées en couleurs des scènes de chasse et de vendanges.

Par-dessus ce gilet il portait un habit à basques pointues, à collet droit, en cannelé rose et bleu avec une doublure jaune; les boutons, de deux pouces de diamètre au moins, contenaient, sous verre, une série de miniatures représentant les métamorphoses d'Ovide.

La culotte était de calmande, et des bas blancs à côtes complétaient l'ajustement.

Le jeune homme paraissait être charmé de se faire voir sous ce costume bizarre, exécuté par les meilleurs faiseurs et dénotant de la part de celui qui le portait un culte fanatique des exigences de la mode.

En arrivant en présence du carrabas les trois personnages s'arrêtèrent; le plus jeune fit une moue dédaigneuse en examinant la voiture, et le plus laid sourit gaiement.

— Ah! ah! Léon, mon cher enfant, dit-il en désignant le carrabas, les véhicules parisiens n'ont pas votre approbation à ce que je vois. Cependant il faudra vous y faire, si le papa, ainsi qu'il me le disait hier soir, veut vous laisser ici pour achever vos études. Vertueusement! je sais bien qu'un beau carrosse doré à quatre chevaux ferait mieux votre affaire que cette boîte traînée par ces maigres haridelles!

— Vous vous trompez, cher maître! répondit vivement le jeune homme. Je ne désire pas pour moi un carrosse plus beau que celui des autres. Seulement ce que je trouve injuste, ce qui révolte mon sentiment, c'est que les uns soient forcés de monter dans celui-ci, tandis que d'autres se pavent dans ceux dont vous parlez!

— Bien dit! fit l'interlocuteur du jeune homme dont l'œil étincela vivement. Belle pensée!

— Mais difficile à mettre en pratique, ajouta le troisième compagnon.

Pendant ce temps, le second groupe signalé par le cocher approchait rapidement; il se composait des deux jeunes gens que nous avons laissés rue Royale, alors qu'ils se disposaient à traverser la place Louis XV.

Les deux marins marchaient vivement, se dirigeant en ligne droite vers le cours la Reine sans paraître se soucier de la chaire tropicale qui régnait sur le parcours du chemin qu'ils suivaient.

— Eh! s'écria celui que le jeune Léon avait qualifié de titre de maître (titre approprié alors, comme aujourd'hui, à tous les membres du barreau de France), eh! je ne me trompe pas, ces deux personnes qui viennent vers nous sont, l'une le vicomte de Renneville et l'autre le marquis d'Herbois.

— Est-ce qu'ils ne font pas partie de l'expédition que prépare en ce moment La Peyrouse? demanda l'homme au regard sombre.

— Précisément. Le roi leur a donné leur commission la semaine dernière. Je me suis trouvé avec eux, il y a quelques jours, chez le premier président; ce sont de charmants jeunes gens; s'ils font route aujourd'hui avec nous, je vous présenterai à eux. Si tous les gentilshommes ressemblaient à ceux-là, la noblesse de France aurait le droit de porter haut son blazon!

Le vicomte et le marquis atteignaient l'entrée du cours. Celui qui venait de parler et de révéler les noms et qualités des deux marins les regarda fixement et s'apercevant aussitôt qu'il était reconnu, s'inclina poliment.

Les gentilshommes rendirent le salut et le vicomte fit un pas en avant.

— Maître Danton, je crois, avocat aux conseils du roi? dit le vicomte du ton d'un homme qui n'est pas absolument certain de l'identité du personnage auquel il parle.

— Tout à votre service, monsieur le vicomte, répondit le futur fondateur du club des Cordeliers.

— Et vous allez à Versailles, messieurs? reprit-il après un moment de silence.

— Oui, répondit le vicomte.

— En carrabas?

— En carrabas, puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de transport.

— Oh! ajouta le marquis, des marins n'ont pas le droit de se montrer difficiles; d'ailleurs, vous voyez, monsieur Danton, que le voyage en carrabas sera pour nous une bonne fortune puisque nous aurons l'honneur de faire route avec vous et ces messieurs.

Et du geste le gentilhomme désigna le jeune Léon et l'autre compagnon de Danton. Ceux-ci s'inclinèrent en saluant le marquis. Danton se rapprocha d'eux.

— Monsieur Joseph Fouché, dit-il, professeur au collège de Juilly et monsieur Léon de St. Just, fils de l'un de mes bons amis, lequel vient à Paris pour la première fois.

Le vicomte et le marquis répondirent à cette double présentation par un salut.

— Monsieur Fouché, dit M. de Renneville, votre père n'est-il pas armateur à Nantes?

— Oui, monsieur, répondit le professeur.

— Ah! monsieur de Saint-Just en est à son premier voyage à Paris? fit M. d'Herbois, en s'adressant au jeune homme. Et que dit-il de la capitale?

Et la conversation s'engagea aussitôt entre les deux gentilshommes et les trois futurs terroristes, tandis que Michel, renouant connaissance avec son ancien maître d'armes, le présentait de son côté à son ami Tallien.

Le petit abbé, lui, s'éventait toujours, marchait doucement, pirouettant sur ses talons, jetant autour de lui ses regards éveillés comme un homme en quête d'aventures.

Le troisième groupe, celui qui avait apparu le dernier à l'angle de la place et de la nouvelle rue Royale, n'était plus qu'à peu de distance du cours la Reine.

Les deux personnages qui le composaient, marchaient bras dessus, bras dessous, en causant familièrement.

L'un était grand, élancé, bien pris cependant dans sa taille et portant haut une magnifique tête à l'expression noble et sévère et à la coupe romaine. Sa démarche, son geste, avaient quelque chose de simplement grandiose qui frappait à première vue.

Celui qui s'appuyait nonchalamment sur le bras de son compagnon, était de petite taille, maigre, sec, et d'apparence débile. Sa tête très-forte paraissait en disproportion avec son corps mince et délicat. Ses traits étaient fortement accusés, son teint mat et bilieux, et sa physionomie expressive était de temps à autre subitement illuminée par un regard de feu partant d'une prunelle extrêmement dilatée.

Le plus grand pouvait avoir dix-neuf à vingt ans, et portait une costume simple, mais sévère et de bon goût.

Le plus petit, âgé au plus de dix-sept ans, était revêtu de l'uniforme des élèves de l'Ecole militaire de Paris.

Tallien, qui riait avec Michel et le maître d'armes, se trouvait placé de façon à voir venir en face les deux nouveaux arrivants.

Tout à coup, il interrompit une histoire de duel que contait l'homme à la longue brette.

— Dis donc, Michel, s'écria-t-il, as-tu mal aux dents?

— Si j'ai mal aux dents? répondit Michel d'un air étonné.

— Oui.

— Ma foi, non!

— C'est dommage.

— Pourquoi cela?

— Parce que si tu avais eu mal aux dents, je t'aurais envoyé au monsieur qui vient là.

— Lequel? Ce petit élève de l'Ecole militaire?

— Non, l'autre!

— Ce grand sec?

— Oui.

— C'est donc un dentiste?

— Et un fameux encore? dit Tallien en riant aux éclats, oh! je le connais, va! sa connaissance m'a même laissé de cuisants souvenirs!

— Est-ce qu'il vous aurait fait celui de vous arracher quelques molaires avec accompagnement de gensifs? demanda le maître d'armes en se frisant la moustache.

— Si je l'avais laissé faire, il m'aurait bien arraché toute la mâchoire! dit Tallien en riant de plus bel. Non! jamais on n'a vu un gaillard plus maladroit que cet être-là! Il m'a torturé une heure durant, sous prétexte de me conserver je ne sais quelle incisive qui me faisait souffrir. Le remède était pire que le mal. Je voudrais vous en voir essayer tous les deux.

— Grand merci! dit Michel.

— Vertueusement! s'il tentait de m'extirper la moindre des choses, je l'embrocherais comme une mauviette! ajouta le maître d'armes avec des airs de capitaine.

— Et comment le nomme-tu ton dentiste, afin que nous puissions nous en préserver dans l'avenir? demanda Michel.

— Il s'appelle Talma, répondit Tallien.

— Tiens! Talma!... Est-ce qu'il n'a pas un père inventeur d'un râtelier qui marche tout seul?

— Tu y es! Son père est arracheur de dents: c'est une famille de dentistes; seulement, le père de celui-ci est établi à Londres.

— Le fils devrait bien y aller aussi alors.

— C'est ça! s'écria le maître d'armes; qu'il arrache tout aux Anglais, je lui donnerai ma bénédiction!

— Et celui qui est avec lui en ce moment? demanda Michel.

— L'élève de l'Ecole militaire?

— Oui; le connais-tu?

— Ma foi! non, répondit Tallien; mais ce doit être un enfant du midi, à en juger par la couleur de son teint.

— Il a des yeux magnifiques et une bien jolie main!

Le petit abbé, se dandinant toujours sur les hanches, passait alors derrière les trois causeurs. Le maître d'armes fit un pas en arrière; au même moment, l'abbé pirouetta légèrement sur les talons de ses soliers bien cirés et dont à l'aide de son mouchoir, il venait de chasser la poussière.

Du double mouvement des deux hommes résulta aussitôt un accident imprévu. La longue brette de l'un engagea son extrémité dans la soutane de l'autre, et l'abbé, achevant brusquement sa pirouette, faillit tomber en avant, tandis que l'étoffe noire craquait dans sa largeur et que le fourreau de la brette y découpait une large échancrure.

Le petit abbé devint cramoisi de colère, et ses yeux ardents semblèrent lancer des flammes.

— Butor! s'écria-t-il.

— Hein? fit le maître d'armes en se retournant.

— Je dis butor! répéta l'abbé en se dressant sur ses pointes, pour regarder dans le blanc des yeux son grand interlocuteur.

— Ventrebleu! fit le professeur d'escrime, voilà un mot que vous allez rétracter, mon petit bonhomme!

— Je ne rétracterai rien, mon grand monsieur.

— Alors je vous donnerai le fouet comme à un enfant mal élevé!

— Le fouet! hurla le petit abbé, en devenant pourpre de cramoisi qu'il était.

Un moment il demeura comme frappé de stupeur; la colère le rendait immobile, ses yeux lançaient des cascades lumineuses.

Tout à coup il poussa un cri rauque, bondit jusqu'au vicomte de Renneville, arracha plutôt qu'il ne prit l'épée que le marin portait à côté, et revenant subitement, l'arme haute:

— En garde! en garde! cria-t-il au maître d'armes.

Les spectateurs de cette scène, qui avait duré l'espace de quelques secondes à peine, étaient stupéfaits. Le professeur d'escrime, étonné lui-même, regardait son adversaire avec une expression d'admiration naïve.

— Peste! fit-il en riant, sans paraître ému le moins du monde de l'épée nue qui menaçait sa poitrine. Voilà un abbé gentil à croquer!

— En garde! en garde! répétait l'abbé, dont le courroux allait croissant.

Mais les deux gentilshommes et les deux clercs se précipitèrent en même temps.

Eh! eh! monsieur l'abbé, dit Michel en s'efforçant de calmer l'irascible jeune homme, vous oubliez votre caractère pacifique! Un prêtre mettre l'épée à la main!

— Au diable! s'écria l'abbé, en tentant, mais en vain, de se faire jour jusqu'à son adversaire; je ne suis pas prêtre encore, heureusement! je n'ai d'abbé que le costume; je suis élève au séminaire de Toulouse, où je jure bien de ne retourner jamais... ainsi laissez-moi faire! Allons, en garde!

— Du calme! du calme! mon jeune ami, dit le vicomte, en ne pouvant s'empêcher de sourire.

— Jour de Dieu! je veux rendre au ventre de ce grand pendard l'accroc que sa broche a fait à ma soutane neuve! cria l'abbé en se débattant de plus bel.

— Ta! ta! ta! répondit le professeur d'escrime. Vous ne rendez rien du tout, et moi je ne veux vous faire aucun mal. Sachez, jeune imprudent, que vous jouez là un jeu dangereux! Je m'appelle Pierre Augereau, et je suis maître ès armes!

— Et moi je me nomme Joachim, et je veux me battre! reprit l'abbé d'une voix plus furieuse encore.

VI.— Le petit abbé.

L'animation croissante du jeune et gentil abbé et la tranquillité parfaite de son adversaire le maître d'armes donnaient à la scène un côté comique qui amoindrait de beaucoup le dramatique de la situation.

En effet, ce jeune homme, presque encore enfant, se démenant sous sa soutane, découpant l'air avec la lame de son épée nue, et gesticulant des deux bras en face de ce personnage au regard calme et railleur, à la contenance impassible, au sourire protecteur, les deux mains croisées derrière le dos et la tête penchée avec une expression bienveillante, offrait avec son ennemi un contraste si frappant que les futurs voyageurs du carrabas échangèrent entre eux un coup d'œil ironiquement moqueur.

On eût dit l'un de ces petits et gracieux lévriers cherchant querelle à un vigoureux épagneul et bondissant autour de lui pour le provoquer au combat, dont le plus fort reconnaissait la profonde inégalité.

— En garde! en garde! criait toujours Joachim en repoussant Michel et le vicomte de Renneville, qui essayaient de contenir ses gestes provocateurs.

— Faites lui des excuses, dit tout bas le marquis à l'oreille d'Augereau.

Celui-ci haussa les épaules; mais avec cette expression de bonté d'un homme qui a la conscience de sa force en présence d'une créature plus faible, il écarta Michel et Tallien, qui le séparaient de son adversaire entêté.

— Monsieur l'abbé, dit-il, ce n'est pas ma faute si le fourreau de mon épée a déchiré votre soutane. Je vous pardonne votre petit mouvement de vivacité, et, non-seulement je ne vous en veux pas, mais encore je déclare que vous me plaisez singulièrement, car j'aime les braves, et, pardieu! vous avez du sang dans les veines, je m'y connais! Allons! donnez-moi la main et n'en parlons plus!

L'abbé regarda fièrement le maître d'armes d'abord, puis ceux qui l'entouraient ensuite. Il sembla hésiter. Enfin, rendant l'épée au vicomte, il accepta la main que lui tendait le maître d'armes.

— Brave et pas de rancune! dit celui-ci en répondant au geste de l'abbé par une pression énergique. Bon caractère!

— Mais, dit Danton en s'avancant vers le cocher, lequel appuyé sur le manche de son fouet, avait assisté à la scène précédente avec une évidente satisfaction de curiosité, il me semble que nous pouvons partir.

— En voiture! en voiture! cria aussitôt l'automédon. Versailles! Sèvres! Saint-Cloud! Versailles!

Et il s'empressa d'ouvrir la portière de son carrabas.

L'agglomération des onze voyageurs devant l'étroite ouverture par laquelle on pénétrait dans le carrabas fut accompagnée d'un léger moment de tumulte.

— Nous allons partir? demanda Fouché en s'adressant au cocher, lequel ne se pressait nullement de refermer la portière ouverte.

— Tout de suite, mon bourgeois, tout de suite! Vous êtes déjà onze. Il n'en faut plus que neuf!

Un hurra d'indignation répondit à ces paroles.

— Patience! patience! fit tranquillement le cocher: ça va se compléter, vous allez voir!

— Nous n'arriverons pas à Versailles aujourd'hui! dit le marquis avec une extrême impatience. Il est près de dix heures!

— Impossible cependant de prendre une autre voiture, répondit le vicomte. Corbleu! allons-nous nous mettre en route?

— Nous partons, mon gentilhomme, cria le cocher en faisant mine, pour passer le temps, d'arranger quelque chose aux harnais de ses malheureux quadrupèdes. Nous partons! une minute... et, tenez, voilà quelque chose qui se mitonne là-bas sur la route des Tuileries.

Les voyageurs du carrabas tournèrent involontairement les yeux vers l'endroit que désignait l'automédon.

Effectivement les regards perçants du dénicheur de pousières venaient de distinguer un tourbillon de poussière soulevée à la hauteur de l'aile du palais; mais c'était une fausse espérance que le cocher donnait à ses voyageurs, afin de leur faire prendre patience (et le drôle le savait bien), car ce tourbillon de poussière, qu'une brise molle chassait dans la direction du cours la Reine, était soulevé, non point par les pas de simples piétons, mais bien par les pieds d'un riche attelage entraînant vers le cours la Reine une voiture découverte sem-